

La Provence et le paysage provençal dans les poèmes de Jean Aicard

Que l'on ait classé Jean Aicard parmi les écrivains dits « régionalistes » indique d'emblée son rapport étroit avec sa terre natale, la Provence. C'est aussi ce que révèle le titre de certaines de ses œuvres, au nombre desquelles *Maurin des Maures*, *Roi de Camargue* ou encore *Poèmes de Provence* dont il sera plus particulièrement question ici¹. Pourtant, il ne faudrait pas voir dans la qualification régionaliste la promesse d'une écriture purement « folklorique », prétexte à de belles images d'Epinal poétiques. Une lecture, même rapide, des poèmes de Jean Aicard suffit à indiquer que l'enjeu est ailleurs, plus profond et plus grave, pourrait-on dire. En effet, si les liens du poète avec son terroir et l'amour de la Provence sont incontestables, ils n'en sont pas moins nourris par une inquiétude – propre à tout amour vrai – qui se réfléchit dans l'approche de la réalité provençale et, par-delà, dans l'écriture poétique même. Nous nous proposons ici d'ouvrir quelques pistes de réflexion sur ce thème, en nous attachant tout d'abord à l'étude de la Provence comme « paradis perdu » qui hante l'esprit de Jean Aicard ; nous verrons ensuite comment le poète investit sa terre natale de tout un contenu imaginaire puisé aux sources littéraires et mythiques de l'Antiquité. Enfin, nous nous attarderons sur l'appréhension picturale que Jean Aicard a du paysage provençal et mettrons en dialogue ses poèmes avec les toiles de certains peintres susceptibles d'avoir orienté, enrichi ou complété son regard de poète.

Jean Aicard, du poème au roman

La Provence de Jean Aicard : une image du « paradis perdu »

On peut dire que la Provence constitue à la fois un des personnages fondamentaux de l'écriture de Jean Aicard et un terreau incontestable où son œuvre puise de profondes racines. Cette dimension originaire de la Provence est exprimée d'entrée de jeu à la fin du poème liminaire du recueil *Poèmes de Provence* intitulé « Prélude », où, dans le dernier quatrain, tel un point d'orgue, Jean Aicard écrit :

J'ai là, dans ma Provence, où les chênes sont beaux,
 Mon foyer, mon arpent du sol de la patrie,
 Et je sens à ce nom ma pensée attendrie,
 Car j'ai là des amis et là j'ai des tombeaux.

On ne saurait mieux dire l'enracinement profond et immémorial du poète dans cette terre de Provence qui réunit pour lui les vivants et les morts aimés en une même réalité (c'est sans doute le sens à donner au chiasme « Car j'ai là des amis et là j'ai des tombeaux »). La Provence est donc pour Jean Aicard le lieu de la présence et de l'identité ancestrale absolues.

Pourtant, il est intéressant de remarquer que très fréquemment – et suffisamment pour que l'on s'interroge sur ce fait –, la Provence est vécue par le poète sur le mode de l'absence et de la perte. C'est surtout le cas lorsque le poète est en situation d'exil géographique et, par là-même, d'exil intérieur. Le premier exil fut consécutif à la décision d'envoyer le jeune garçon étudier au collège à Mâcon, loin de son Toulon natal. Dans un poème intitulé de manière révélatrice *Le mal du pays*, Jean Aicard revient sur cette expérience douloureuse et immédiatement, comme pour désamorcer la blessure, reconvoque les images du pays :

Mais ni le châtelain, dont je savais la gloire,
 Ni les dames m'offrant les gâteaux et le miel,
 Ni tant d'amis nouveaux n'effacèrent ton ciel,
 Provence, de mon cœur tout plein de ta mémoire.

Le soleil n'avait pas de ces rayons joyeux
 Qui semblent souhaiter à tous la bienvenue ;
 Je vis qu'assombrissant leur figure connue
 Les choses m'accueillaient avec de mauvais yeux (...)

La Provence et le paysage provençal dans les poèmes de Jean Aicard

La nature m'aimait là-bas, m'ayant vu naître,
 Car les faibles sont siens des nids jusqu'aux berceaux.
 Elle me supportait comme un de ses oiseaux ;
 Mais la nature ici ne pouvait me connaître.

Cette même expérience du manque se renouvelle lorsque Jean Aicard « monte » à Paris en 1867 pour poursuivre ses études de droit. Dans le poème nommé explicitement *Exil* extrait du recueil *Les jeunes croyances*, on retrouve chez le poète adulte la même mélancolie, la même nostalgie de la Provence que chez le collégien de Mâcon :

J'ai besoin de silence... oh ! ne me parlez pas !
 J'écoute au fond de moi le murmure d'un rêve,
 Et j'entrevois au loin, sous les vapeurs, là-bas,
 La Provence éclatante et chaude qui s'élève ! (...)

Ah ! que je vous aimais, magnifiques sommets !
 Pins et chênes mouvants, collines virginales,
 Cimes de la Provence, ah ! que je vous aimais !
 Vous qui montez au ciel mieux que les cathédrales !

On pense ici à Du Bellay à Rome évoquant dans *Les regrets* « le clos de (sa) pauvre maison » et sa nostalgie de la « douceur angevine ». Ovide n'est pas très loin non plus, l'exilé du Pont-Euxin qui, dans les *Tristes* et les *Pontiques*, chantait son désespoir d'avoir été banni de Rome...

Absente, la Provence est investie par Jean Aicard d'une affectivité à laquelle se surimprime une dimension toute maternelle. On ne compte plus les occurrences où la Provence apparaît sous la plume de Jean Aicard parée des attributs de la mère. Nous n'en citerons ici que quelques-unes pour mémoire :

Un amour maternel était dans la lumière,
 Quand je revis enfin la terre où je suis né².

Ton appel était fait, Provence maternelle,
 D'un mélange charmant de bruits et de chansons³.

La Provence m'a dit avec sa voix de mère :
 Oublie, enfant, l'horreur des songes, la chimère,
 Et tout ce que t'ont dit dans leur mysticité
 Les horizons du Nord qui sont beaux sans clarté⁴.

Jean Aicard, du poème au roman

On peut ici se demander si cette image de la Provence « maternelle » et cette conception de l'espace provençal comme refuge matriciel n'est pas une réponse poétique donnée par Jean Aicard à l'absence de sa propre mère, ou, tout du moins, un substitut volontairement élaboré pour pallier une présence maternelle ressentie comme trop intermittente. La terre redeviendrait dans cette optique la « Mère » par excellence, image que l'on retrouve chez les anciens Grecs dans le personnage de Gaïa.

Intéressante également et non moins révélatrice est l'association de la Provence à l'image de la femme fugitivement aperçue. Dans le poème *Le laurier du pays natal*, Jean Aicard raconte son retour au pays qui lui apparaît sous la forme d'une jeune fille de la campagne chantonnant au soleil :

Celle-ci me sembla la Provence elle-même.
 Bientôt elle passait près de moi, détachant
 De son bouquet, sans même interrompre son chant,
 Un brin de laurier vert, et d'un geste superbe
 Elle me le lançait devant mes pas dans l'herbe (...)

O Provence, c'est donc ainsi que tu m'accueilles !

Cette femme entr'aperçue, avec la promesse d'un amour qui n'ose dire son nom, est une belle image bucolique empreinte toutefois de la tristesse que génère souvent chez Jean Aicard le sentiment de l'inaccompli. On pense ici à l'aveu du poème *Nuits d'été* « Je n'ai pas bu l'amour, j'ai bu la soif d'aimer » et à certains textes des *Apaisements*, dont sont tirés les extraits suivants :

Etoiles, je compare à quelqu'une de vous
 La femme inaccessible à l'espérance-même,
 Qui n'a que des regards méchants dans ses yeux doux,
 Et qui fait son chemin sans se douter qu'on l'aime⁵.

Or si je suis ainsi, tu connais bien pourquoi :
 La résignation m'a fait cette attitude ;
 Certain de ne pouvoir jamais atteindre à toi,
 Je me suis fait du désespoir une habitude⁶.

Que la Provence, associée dans l'imaginaire du poète à la mère ou à la femme lointaine, soit le plus souvent ressentie sur le mode de l'absence explique l'impression de gravité perceptible dans cette

écriture, si « ensoleillée » au premier abord. La Provence habite le désir du poète, mais il s'agit d'un désir qui n'est comblé que par intermittence. Cette expérience du manque vécue très tôt et en profondeur structure la démarche du poète et contribue sans aucun doute à la sincérité qui émane des poèmes de Jean Aicard.

Nous allons voir maintenant dans un deuxième temps comment, pour pallier ce manque et apprivoiser l'absence, Jean Aicard va investir sa terre natale de tout un contenu imaginaire puisé aux sources littéraires et mythiques de l'Antiquité.

L'imaginaire antique

Cet imaginaire puise d'abord ses racines dans l'histoire même de la Provence soumise pendant l'Antiquité aux influences conjointes et successives de la colonisation grecque et de la civilisation romaine. C'est ce qu'indique très nettement Jean Aicard dans le poème-dédicace des *Poèmes de Provence* :

Vieille Gaule à l'esprit attique, au cœur romain,
Souviens-t'en : la Provence est l'antique chemin
Par où la race hellène et latine à ta race
Apporta ses trésors de lumière et de grâce

La présence de Rome et de la Grèce est très nettement attestée dans les poèmes de Jean Aicard, tant sous l'aspect « géographique » qu'historique ou littéraire. Nous n'en donnerons ici que quelques exemples pris dans une liste bien plus longue :

L'insecte d'or aimé de Platon, la cigale,
Varie ainsi le vol de sa strophe inégale⁷.

Ils⁸ cachent de vieux bancs où vont s'asseoir les couples.
Ils sont fermes et droits avec des cimes souples,
Et leur fierté fut chère à Virgile rêvant ;
Théocrite avant lui les citait pour leur grâce,
Et tandis qu'il chantait « Cueillons le jour ! » Horace
Par leur faite onduleux jugeait l'effort du vent.

O fleuve, nous t'avons comme Rome eut le Tibre,
Mais le Mistral au monde est un roi sans pareil
Pour qui la vaste mer comme une lyre vibre⁹ !

Jean Aicard, du poème au roman

Quand on regarde d'un peu plus près le contexte qui entoure ces évocations de la Grèce et de Rome, on se rend compte que, dans une grande majorité de cas, elles surgissent sur le mode de l'association d'idées, avec toutefois un dénominateur commun assez caractéristique : la présence de la lumière et du soleil. En effet, aussi bien Rome que la Grèce connotent l'idée d'un rayonnement, dû sans doute à leur situation méridionale, qui renvoie sans cesse l'imagination de Jean Aicard à la lumière provençale. Il n'a pas été le seul d'ailleurs : pensons ici au poète allemand Hölderlin, autre fervent de la Grèce qu'il ne connaissait pourtant qu'en esprit, qui croyait retrouver au soleil de Bordeaux un analogue de la lumière attique... Mais revenons au texte de Jean Aicard :

Mais j'ai pour la Provence au ciel bleu la tendresse
Qu'on a pour l'Italie et qu'on a pour la Grèce¹⁰.

Et je veux qu'en fermant mon livre, avec paresse,
Le lecteur ébloui se dise : Est-ce la Grèce,
Est-ce notre Provence où le ciel est si clair,
Où l'azur est si bleu reflété par la mer¹¹ ?

Quel dieu verse sur nous cet éblouissement ?
Quelle invisible main tient la coupe dorée
Suspendue, inondant de flammes la contrée...¹²?

Il y a par ailleurs une tendance très forte au « syncrétisme antique » dans l'écriture de Jean Aicard, c'est-à-dire une propension réelle à fondre Rome et la Grèce dans une même réalité imaginaire qui gomme les distinctions. Ce trait d'écriture est particulièrement bien illustré dans le poème *La Méditerranée*, qui réunit dans un même élan lyrique Praxitèle, Pan et Vénus (là où l'on attendrait plutôt le nom d'Aphrodite...). Autre exemple, le poème *Pulsanda tellus*, où les vagues de la Méditerranée sont qualifiées de « flots de l'Attique », et où l'on voit ensuite Virgile déambuler dans la forêt en compagnie de Dante.

Le même syncrétisme est à lire dans le traitement des motifs religieux chez Jean Aicard ; il y a en effet un imaginaire « chrétien » au sens large qui dialogue de manière ininterrompue avec une notion plus « païenne » du sacré. Le poème *Le Mistral* est ainsi dédié « A Circius, au dieu maître de la Provence ». Dans *Les canisses*, il est question de « l'abeille sacrée » et dans le poème éponyme, Virgile se voit même qualifié de « précurseur naïf et doux de l'Évangile » ! Que dire enfin de

La Provence et le paysage provençal dans les poèmes de Jean Aicard

ce passage extrait du deuxième poème du cycle sur les cigales, où l'on entend un écho lointain du « Verbe » biblique mêlé à leur chant ?

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
 Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
 Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
 Comme le cours égal des ans et du soleil.
 De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe...¹³

Cet imaginaire syncrétique qui tend à caractériser l'écriture de Jean Aicard n'est pas sans conséquences sur le contenu et la forme poétiques mêmes. On entendra ainsi dans les poèmes, comme venues du fond des âges, les voix assourdies d'Horace et de Virgile :

Ecoute les conseils que ma lumière donne ;
 Bois le jour, bois la vie...¹⁴

Et tes pâtres, le soir, soufflant dans les pipeaux,
 Auraient vu se mêler aux boucs de leurs troupeaux
 Le satyre épiant les jeunes nymphes nues¹⁵.

D'un point de vue plus formel, on relève chez Jean Aicard la prégnance de certains styles d'écriture propres aux auteurs antiques tels que, comme nous venons de le voir, l'églogue qui fait immédiatement penser à Virgile, ou bien l'idylle¹⁶ qui, elle, renvoie à Théocrite. La parenté avec Théocrite a par ailleurs été relevée par le peintre André Lefèvre qui écrivait au sujet du cycle « les Cigales » dans les *Poèmes de Provence* : « Mais le joyau du livre, ce sont les vingt-neuf pièces consacrées à la cigale... Jamais, même du temps de Théocrite, les cigales ne reçurent plus délicat hommage... ». On ne saurait mieux mettre en évidence tout ce que l'écriture poétique de Jean Aicard doit à ses prédécesseurs de l'Antiquité, chose dont il convient lui-même volontiers en indiquant par endroit ses sources : « imité de l'anthologie grecque » est-il écrit en exergue du VII^e poème des Cigales ; viendront ensuite les noms de Longus, Anacréon, nous montrant suffisamment à quel point chez Jean Aicard *innutritio* et *imitatio* vont de concert.

Si l'image de Rome et de la Grèce se trouvent étroitement mêlées à la démarche créatrice de Jean Aicard, il faut toutefois préciser que ces deux « pôles » de son imaginaire poétique ne sont pas à mettre sur le même plan dans son rapport avec la Provence. A lire ses poèmes, on a en effet l'impression que les réminiscences de la culture latine

Jean Aicard, du poème au roman

correspondent plutôt à des souvenirs hérités du collège, tandis que la Grèce fait vibrer le poète d'une manière beaucoup plus authentique et fondamentale. Sans tomber dans les statistiques, il est aisé de remarquer que la Grèce apparaît plus fréquemment sous la plume de Jean Aicard que Rome. Il y a une primauté de la Grèce que l'on retrouve dans le poème *La Méditerranée* placé sous le patronage explicite d'Eschyle (le seul de tout le recueil à être annoncé par une citation, en grec qui plus est) et dans la récurrence de l'adjectif « attique » pour décrire la réalité provençale ; on a déjà évoqué plus haut les « flots attiques » de la Méditerranée ; dans la IV^e strophe du poème *Pierre Puget*, on trouve cette notation révélatrice faite « à Toulon, un jour, sous un soleil attique ». La Grèce semble donc plus connotée affectivement que Rome pour Jean Aicard, peut-être parce que le monde grec repose sur une complétude que l'on retrouve dans le concept de « cosmos » désignant à la fois l'ordre et la beauté, complétude qui semble faire écho à la sensibilité et au désir profond du poète. La Grèce est en effet, à l'instar de la Provence, l'objet d'une nostalgie toute particulière qui s'exprime dans le poème *A Lamartine des Jeunes croyances* :

Le temps heureux n'est plus où rayonnait la Grèce,
Où Périclès vivait, étoile du plein jour !

Une autre forme de communion se dessine dans le rapport du poète avec la vision du monde inhérente à la langue grecque qu'évoque le texte au titre donné en caractères grecs ΨΥΧΗ :

Pour le Papillon et l'Âme
La Grèce avait un seul nom ;
O poètes ! je proclame
Que la Grèce avait raison.

La nostalgie de la complétude grecque se lit également dans l'inscription des poèmes de Jean Aicard dans le temps des saisons ; été, automne, printemps, hiver scandent la succession des poèmes, les inscrivant dans une temporalité elle-même cyclique qui est celle de l'éternel retour :

Un cycle de saisons, printemps, automne, hiver,
Et l'été blond, après ces époques égales,
Ramenant la chanson divine des cigales¹⁷.

La Provence et le paysage provençal dans les poèmes de Jean Aicard

Il y en effet chez Jean Aicard un goût pour un certain immuable qui s'exprime dans l'attention portée aux rites qui rattachent l'homme à des gestes immémoriaux, que cela soit au sein de la vie familiale (traditions du Noël en Provence) ou dans le cadre du labeur rythmé par les saisons (moissons, vendanges, ferrade, cueillette des olives, etc.). Les *Poèmes de Provence* nous donnent à lire une succession de saisons, de travaux et de jours de la vie provençale qui ne sont pas sans faire penser à certains passages de l'œuvre d'Hésiode *Les travaux et les jours*, dont celui-ci, un des plus beaux, peut-être :

Quand fleurit le chardon et quand la cigale bruyante, perchée sur un arbre, répand, au battement pressé de ses ailes, sa sonore chanson, dans les jours pesants de l'été, alors les chèvres sont plus grasses, le vin meilleur, les femmes plus ardentes et les hommes plus mous. Sirius leur brûle la tête et les genoux, la chaleur leur sèche la peau. Alors puissé-je avoir l'ombre d'une roche, du vin de Biblos, une galette bien gonflée et du lait de chèvres qui ne nourrissent plus...¹⁸

Il y a dans l'écriture de ce poète grec du VIII^e siècle avant notre ère une synthèse harmonieuse de la poésie et de la sensualité, du passage du temps, de la piété et du labeur humains qui nous paraît très voisin de l'approche de Jean Aicard, approche qu'illustre assez bien un poème intitulé *Juin* :

L'époque ardente des moissons
Règne des coteaux à la plaine ;
D'appels joyeux et de chansons
Toute la campagne est pleine.

Le char, lourd de gerbes de blés,
Va s'arrêter au bord de l'aire ;
Les épis sont désassemblés
Dans l'arène circulaire.

Mulets et chevaux maintenant
Deux à deux tournent dans l'arène,
Piétinant et repiétinant
L'épi vidé qui s'égrène.

La fourche va, vient, soulevant
Les flots de la paille légère ;
La paille vole au gré du vent
Et le grain retombe à terre.

Jean Aicard, du poème au roman

Au-dessus des grains mis en tas
 Bientôt le crible se balance ;
 Le vanneur vanne à tour de bras,
 Et le blé tourne en cadence ;

Tandis qu'avec un bruit pareil
 Au loin, dans la campagne entière,
 Les arbres, emplis de soleil,
 Tamisent de la lumière.

Si l'on peut mettre en regard les textes d'Hésiode et de Jean Aicard par-delà les siècles, c'est parce qu'il apparaît que chez ces deux poètes le réel le plus ordinaire, voire le plus humble, est porteur d'une charge poétique extraordinairement forte qui transfigure l'impression visuelle immédiate en véritable composition picturale. Ce sujet fera l'objet de la troisième partie de notre analyse.

L'œil du peintre

Cette réalité est indissociable des deux points précédemment évoqués. En effet, on remarque que Jean Aicard vit déjà, lorsqu'il est en « exil », le souvenir de la Provence sur le mode du « tableau », ainsi que l'illustrent les deux passages suivants :

Je songe à la Provence, heureux sinon bien gai (...)
 Je porte un gros bouquet sauvage dans ma main,
 Et j'en pourrais décrire et nommer chaque plante.
 C'est un même *tableau*¹⁹ quelquefois qui me hante²⁰.

Que veux-tu ? J'en conviens, c'est une folie :
 C'est pour cela, c'est pour ce rêve qu'on oublie
 Durant des mois entiers la petite maison,
 Les platanes, les bois de pins, et l'horizon
 De la mer bleue avec les bateaux lourds de toile,
 Et le ciel du pays plus qu'ailleurs plein d'étoiles !²¹

Quant aux réminiscences que Jean Aicard a de l'Antiquité, elles ont, de même, une dimension picturale incontestable. Exemple de cette composition :

Et c'est pourquoi le monde antique t'eût peuplée
 De chèvre-pieds furtifs, vaste forêt troublée,

La Provence et le paysage provençal dans les poèmes de Jean Aicard

Et tes pâtres, le soir, soufflant dans les pipeaux,
 Auraient vu se mêler aux boucs de leurs troupeaux
 Le satyre épiant les jeunes nymphes nues²².

On se souviendra ici que Jean Aicard a tenu un temps la rubrique de critique d'art dans la revue *La Renaissance littéraire et artistique* créée aux lendemains de la Commune. Cela suppose un regard à la fois averti et formé au langage des formes et une sensibilité personnelle à l'écriture picturale que le poète a eu tout loisir de développer au contact des peintres, aussi bien à Toulon qu'à Paris. L'école toulonnaise de peinture, fondée au XVI^e siècle, se caractérise par sa maîtrise du dessin et de la forme, héritée sans doute de la pratique de générations d'artistes s'essayant au dessin des proues de navires dans la rade de Toulon. Il est intéressant à ce sujet de remarquer que la critique parisienne a pu dire du peintre toulonnais Paulin Bertrand qu'il était « un impressionniste qui sait dessiner²³ ».

Le regard du poète sur le paysage provençal témoigne également d'une saisie esthétique ou « artistique » d'un réel qui se prête particulièrement bien à cette transposition, s'il est vrai, comme l'écrivait Antoine Albalat dans *Le Petit Var*, que « La Provence... fait en quelque sorte partie du domaine de l'art ».

Plus significatif encore est ce propos du même article : « Voici dans quel exotique milieu M. Jean Aicard a placé ses romans, ses pièces et surtout ses *Poèmes de Provence* qui sont en quelque sorte *les premiers dessins de sa grande toile méridionale*²⁴. Il y a dans ce livre (...) des pastels infiniment nuancés, des aquarelles étincelantes²⁵. » « Dessins », « toile », « pastels », « aquarelles », on ne saurait mieux dire à quel point l'écriture de Jean Aicard s'enracine dans la peinture. Le regard du peintre est en effet très présent dans les poèmes, tant du point de vue lexical que thématique, ainsi que le révèlent les exemples suivants :

Voici le frais matin, mais tout sommeille encore ;
 Les arbres sont rêveurs dans l'immobilité,
 La nuit trace au fusain des tableaux que l'aurore
 Couvrira d'un pastel sublime, la clarté²⁶ !

Le ciel est comme un champ plein d'un semis d'étoiles²⁷.

Jean Aicard, du poème au roman

Une forêt de pins s'étend dans la colline ;
 Verticaux et serrés sur ce pan qui s'incline
 Ils semblent une armée innombrable à l'assaut ;
 Le regard qui les suit doit s'arrêter bientôt
 Car des milliers de troncs lui font une barrière²⁸.

C'est le matin. Toulon dans la brume, au réveil,
 Bourdonne et m'apparaît poudroyant de soleil ;
 Mais dans les brouillards d'or passe un trait écarlate ; (...)
 Le rideau nuageux s'écarte déchiré
 Et laisse voir Toulon, blanc, joyeux, entouré
 D'un demi-cercle gris de collines austères²⁹.

On remarque dans les deux derniers extraits la très forte construction du paysage et la présence de lignes de composition évidentes qui rappellent le tableau : verticalité et diagonale dans *Les pins*, saisie panoramique en « hémicycle » de la rade de Toulon qui évoque la toile – certes chronologiquement postérieure – de Courdouan « Petite rade de Toulon », où nous voyons apparaître le même paysage. De plus, le dialogue de Jean Aicard et du peintre toulonnais Courdouan est tout à fait manifeste et explicite dans les textes. Dans le recueil *Les apaisements*, le poète dédie son poème *Aquarelle* à Courdouan, et Courdouan a le même geste de réciprocité : il dédie les toiles « Au Cap-Brun, Falaise Sainte-Marguerite » (1867) et « Le Vieux Hyères » (1882) « à mon ami Jean Aicard ». Dans ce dernier tableau, on retrouve un étagement vertical de la composition analogue à celui qui a été déjà relevé dans le poème *Les pins*.

Il faut également signaler un autre espace de résonance qui est le dialogue de Jean Aicard avec Paulin Bertrand. On sait l'amitié profonde qui lia les deux hommes jusqu'à la fin de la vie de Jean Aicard et qui se manifesta également dans le domaine de la création. A propos du tableau « Bord de rivière » qui représente une vue panoramique d'un paysage campagnard, où le regard progresse des collines à l'arrière-plan à la rivière du premier plan, on a pu écrire : « On peut dire de ce tableau, comme des autres paysages exposés, qu'ils sont en quelque sorte l'équivalent pictural de l'œuvre littéraire de Jean Aicard dont l'artiste partagea intimement les dernières années³⁰. » On ne saurait mieux souligner l'imbrication étroite des deux démarches poétique et picturale chez Jean Aicard.

La Provence et le paysage provençal dans les poèmes de Jean Aicard

Ajoutons également que l'extraordinaire luminosité qui se dégage de ses *Poèmes de Provence* est probablement à mettre en rapport avec les toiles de Frédéric Montenard que l'on a pu nommer « le grand peintre de la vraie couleur provençale », couleur inspirée sans nul doute de son expérience de l'Orient. Or on retrouve ce parfum « exotique » au détour de certaines pages de Jean Aicard, comme dans le poème *Marseille* qui nous livre une image colorée et exubérante de la cité phocéenne :

Les perroquets bavards des boutiques prochaines
Imitent tous les cris qu'ils rendent plus stridents ;
Des voiles à sécher clapotent toutes pleines
D'ombre et d'humidité dans leurs grands plis pendants.

Si, comme l'écrit de manière décidément bien avisée Antoine Albalat, « Les tableaux de Montenard m'apparaissent comme le cadre naturel de la poésie de M. Jean Aicard », alors le poème *Marseille* revêt une dimension supplémentaire, en faisant renouer dans le tableau de l'écriture cette ville avec ses racines orientales, c'est-à-dire grecques. « L'Orient commence à Marseille », a-t-on pu écrire. Le poème cité précédemment nous prouve que cette intuition était aussi celle de Jean Aicard. La boucle entre l'écriture et la peinture se trouve ainsi bel et bien bouclée.

Le lecteur des *Poèmes de Provence* ne peut manquer d'être sensible à la chaleur, à la sincérité et à l'authenticité avec lesquelles le poète Jean Aicard chante sa terre natale. A la manière d'un peintre, il sait jouer de toutes les ressources de sa palette poétique pour nous faire entrer dans le tableau de son pays provençal. « Il n'y a qu'un endroit à Paris où il y ait du soleil et du ciel bleu : c'est dans l'atelier de M. Montenard, le peintre de la Provence », pouvait-on lire dans *Le Petit Var* du 18 avril 1896.

Nul doute que ce propos ait pu également s'appliquer aux *Poèmes de Provence* de Jean Aicard.

Christine LOMBEZ

Jean Aicard, du poème au roman

NOTES

1. Les textes cités, sauf mention contraire, sont extraits de ce recueil.
2. « Le mal du pays », p. 61.
3. « Retour par mer », p. 63.
4. « *Pulsanda tellus* », p. 124.
5. XXIV
6. XXVI
7. « Les cigales », XXV. Ce texte figure également dans le recueil *Les apaisements*.
8. Il s'agit des cyprès. « Les cyprès », p. 20.
9. « Le Mistral », p. 34.
10. « A la France », p. 5.
11. « Les cigales », I.
12. « Les cigales », VI.
13. Cette mention du Verbe pouvant également renvoyer au λόγος grec (ou « logos »).
14. « *Pulsanda tellus* », p. 124. Allusion est ici faite au *carpe diem* d'Horace.
15. « La Sainte-Baume », p. 49. Il nous semble reconnaître ici un écho des *Bucoliques* de Virgile...
16. Un des poèmes du recueil *Poèmes de Provence* est, de manière révélatrice, lui-même intitulé « Idylle ».
17. « Lettre à Sully Prudhomme », p. 125.
18. Ed. Guillaume Budé, p. 107.
19. C'est nous qui soulignons.
20. « *Aegri somnia* », p. 15.
21. « Lettre à ma sœur », p. 13.
22. « La Sainte-Baume », p. 48-49.
23. *La peinture en Provence*, Musée de Toulon, p. 231.
24. C'est nous qui soulignons.
25. *Le Petit Var*, 7 octobre 1894.
26. *Les apaisements*, V, p. 50-1.
27. « La Bouille-abaisse », p. 82. On pense ici à Van Gogh qui aura du ciel provençal une vision tout à fait semblable à celle de Jean Aicard. Cf. notamment les toiles « La nuit étoilée sur le Rhône » (1888) et « La nuit étoilée » (1889).
28. « Les pins », p. 50.
29. « Toulon », p. 90.
30. *La peinture en Provence*, Musée de Toulon, p. 232.